

— Pourquoi ?

— Il me semble que ça me ferait un vilain effet de le voir à sa place et vous à la vôtre, après s'être vus tous les pareils :

— Ouache !... Parce qu'il est riche ? c'est Dieu qui l'a voulu ; parce que je suis pauvre ? c'est encore Dieu qui l'a voulu. Il n'y a pas de ma faute. Autrefois c'est vrai que nous étions amis, aujourd'hui il ne me regarde plus ; il veut tenir son rang, qu'il le tienne. Qu'est-ce que cela me fait à moi s'il est orgueilleux, s'il oublie ce qu'il a été ? S'il fallait en vouloir à tous ceux qui en font autant, on se ferait bien des ennemis. Le monde est rempli de ces gens qui, après avoir rampé, croient avoir le droit de fouler à leur tour ceux qui vivent dans la pauvreté. Sommes-nous capables de refaire le monde ? Ah ! Jacqueline, ce serait une dure besogne ! et si le bon Dieu a mis six jours à le faire, il en mettrait bien douze aujourd'hui à le refaire.

— C'est bien parler ça, dit Jacqueline. Comme ça vous croyez que M. Léondeau donnerait sa fille pour de l'argent.

— Si je le crois ? Serait-ce le premier qui eût sacrifié son enfant pour un vil intérêt. Eh ! mon Dieu ! la plupart des mariages se font à présent par intérêt. Autrefois on les basait sur l'amitié ; mais tout est bouleversé dans ce siècle.

— Mais c'est affreux des mariages par intérêt !

— Bah ! on ne regarde plus cela, M. Léondeau surtout est un de ces hommes devant lesquels le plus franc *nigaud*, le plus *vilain caractère* a toujours trouvé bonnes grâces avec son argent.

Affreux ! affreux dit Jacqueline.

— Comment affreux ? Mais vous l'épouseriez vous-même, M. Brioche, vous venez de le dire, Jacqueline. Quoi, à votre air on eût dit que vous étiez déjà son épouse. Je croyais déjà vous voir dans votre élégant salon, fânant sur des coussins de soie dans une mollesse énivrante. Je vous voyais dans votre voiture, passant sur le corps du pauvre, lui donnant à peine un regard-dédaigneux. Vous étiez déjà toute gonflée de l'orgueil raffiné qui bouleverse le cerveau de ces parvenus qui ont fait leur chemin avec l'or d'autrui ; car c'est si beau d'être riche !... Oui, Jacqueline, vous épouseriez M. Brioche. Il est affreux, qu'importe ? il est boudé, grondeur, brutal même parfois, qu'importe ? il est vieux, qu'importe toujours ? Il est riche et l'argent fait tout oublier. Et, puis vilaine femme que vous êtes, vous auriez l'espérance, l'odieuse espérance de l'enfermer bientôt entre quatre planches noircies. C'est la mode. Chaque fois que vous voyez une jeune fille prendre un vieux riche, vous pouvez dire en toute sûreté qu'elle va manger son pain noir le premier, pour ensuite se rassasier de pain frais aux dépens de la bourse du vieux imbécile. Il n'a pas encore tout-à-fait fermé l'œil au monde, que déjà sa jeune veuve, tout en larmes, fait les yeux doux au jeune homme. À peine le défunt a-t-il fait son entrée dans le cimetière que l'inconsolable épouse fait la sienne dans le monde. Vous seriez comme cela vous, Jacqueline, pauvre femme que vous êtes !

— C'est vrai dit la laveuse, c'est bien parler ça, Pierre Râche. Aussi bien tenez, je n'en voudrais pas du bonhomme, j'aurais peur de lui souhaiter la mort. C'est mon vieux Brioche, je ne voudrais pas de vous !

— Jacqueline formula ce refus avec autant de conviction que si elle se fût adressée à mon oncle lui-même.....

PIETRO.

(A continuer.)